L. Le Guillant. *Le drame humain du travail. Essais de psychopathologie du travail*

Ramonville Saint-Agnes : Érès

Régis Ouvrier-Bonnaz

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/osp/1230>

DOI : 10.4000/osp.1230

ISSN : 2104-3795

Éditeur

Institut national d'étude du travail et d'orientation professionnelle (INETOP)

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2006

Pagination : 597-600

ISSN : 0249-6739

Référence électronique

Régis Ouvrier-Bonnaz, « L. Le Guillant. *Le drame humain du travail. Essais de psychopathologie du travail* », *L'orientation scolaire et professionnelle* [En ligne], 35/4 | 2006, mis en ligne le 08 décembre 2009, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/osp/1230> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/osp.1230>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Tous droits réservés

L. Le Guillant. *Le drame humain du travail. Essais de psychopathologie du travail*

Ramonville Saint-Agnes : Érès

Régis Ouvrier-Bonnaz

RÉFÉRENCE

Ramonville Saint-Agnes : Érès

- Cet ouvrage est une réédition d'un certain nombre de textes du psychiatre Louis Le Guillant (1900-1968), écrits seul ou en collaboration, publiés par le même éditeur en 1994 sous le titre *Quelle psychiatrie pour notre temps ?* préfacés par Lucien Bonnafé, proche compagnon de travail et de luttes de l'auteur. Cette première publication regroupait vingt-cinq textes répartis en trois sections précédés d'une courte présentation, « psychiatrie et institutions », « jeunes difficiles ou temps difficiles », « psychopathologie du travail ». Elle était l'œuvre d'un « groupe de recherche Louis Le Guillant » composé d'anciens collaborateurs, de syndicalistes et de militants de différents courants critiques de la psychiatrie. L'objectif de cette publication était de mettre à disposition d'un large public de psychologues les textes de ce psychiatre hétérodoxe dont la diversité de l'œuvre était encore mal connue et de les resituer dans leur contexte. Le changement de titre, le choix des textes, et la longue préface d'Yves Clot, professeur titulaire de la chaire de psychologie du travail du C.N.A.M., inscrivent cette réédition dans une perspective un peu différente. Il ne s'agit plus seulement de faire connaître l'œuvre de Louis Le Guillant et son apport historique à la psychopathologie et à la psychologie du travail mais de la faire vivre « *comme on travaille sur un chantier et non comme on visite un temple* » (Clot, p. 16), pour mieux faire vivre la psychologie actuelle. Partons du titre de l'ouvrage : *Le drame du travail humain. Essais de psychopathologie du travail*. Le concept de drame est tiré de l'œuvre même de Le Guillant

qui l'emprunte à Politzer pour le discuter en conclusion du premier texte de l'ouvrage : « *Incidences psychopathologiques de la condition de "bonne à tout faire"* ». Le Guillant, après avoir précisé son attachement à la définition que Politzer donne de la psychologie comme « connaissance pratique de l'homme », justifie son propre projet d'étude d'une sociogenèse des troubles mentaux.

- 2 Si Le Guillant porte une attention toute particulière aux conditions objectives du travail, c'est pour y repérer les conflits dont les manifestations psychopathologiques sont autant d'expressions dramatisées qui se jouent sur la scène de la vie réelle. Son dessein « *n'est pas de fonder sur les seules données économiques la psychopathologie [des] bonnes, même si elles sont fondamentalement à l'origine de tout. Mais, dans la situation concrète qui est la leur, elles sont liées étroitement, indissolublement, à ses aspects psychologiques, et se reflètent en eux* » (p. 51). Le Guillant croit à la fonction psychique du social comme « moteur » de la vie psychique. Pour lui, le travail est l'un des lieux privilégiés de l'expression de la subjectivité humaine et de ses manifestations. Parmi celles-ci, le ressentiment occupe une place déterminante. Ce concept est un élément central de l'œuvre de Le Guillant qui précise en référence à Littré : « *son sens s'est lentement déplacé historiquement de tout ce qui était action de ressentir, pour ne plus désigner que le souvenir des outrages et non celui des bienfaits* » (p. 51). C'est dans cette comptabilité « du donné et du reçu » qu'il faut chercher l'impossibilité dans laquelle se trouvent les bonnes de transformer ce qu'elles vivent en moyen de faire quelque chose d'autre de leur existence. Si le ressentiment répond à l'humiliation et à l'injustice, l'admiration et l'attrait éprouvés vis-à-vis des maîtres suscitent l'envie et la jalousie : une identification impossible engendre alors la haine et l'angoisse de la haine (p. 67). Pour Clot qui discute dans sa (re)lecture de Le Guillant la possibilité d'établir, sur le plan historique et épistémologique, une filiation entre l'œuvre de cet auteur et la clinique de l'activité que lui-même initie dans les milieux de travail, la soumission rapportée à l'offense et à l'humiliation, peut ici être regardée « *non pas comme l'acceptation de la situation mais comme la forme inversée d'une impuissance à agir (...). Un monde subjectif, individuel et collectif s'interpos[ant] entre les sujets et leur contexte d'existence* », la passivité des bonnes est alors perçue comme « *un acte psychique défensif* » (p. 23). Si Le Guillant pratique une clinique attentive aux conditions sociales de l'exercice du travail, c'est pour mieux développer l'approche subjective à travers les conflits que ces conditions suscitent et les manifestations dramatiques qui s'en suivent. Il s'agit pour lui d'étudier « *comment s'opère ce passage de la situation concrète à la souffrance morale, au conflit intérieur, à l'angoisse, puis au trouble* » (p. 76). Pour cela, il s'appuie sur une méthode composite rigoureuse dont le caractère novateur est rarement évoqué : le recueil et l'analyse de données statistiques aussi précises que nombreuses, une approche historique étayée par des recherches réalisées dans le domaine concerné, des exploitations de données de terrain recueillies par questionnaire, des observations et des études cliniques traditionnelles et, de façon assez systématique des références empruntées à la littérature. Ce dernier point signe l'une des originalités de son approche. La diversité des genres littéraires convoqués montre l'étendue de sa culture. Les œuvres de Balzac, Zola, Mirbeau, Bernanos, Anouilh, Achard, Cocteau, Duras, Genet, Memmi et bien d'autres encore sont citées à côté d'œuvres philosophiques pour définir la condition des domestiques dans sa double composante : la servitude et la domination. Cette condition ainsi démontrée est si lourde qu'il est difficile de s'y soustraire. Le Guillant, en se servant de l'ouvrage d'Albert Memmi, « *Portrait du colonisé, portrait du colonisateur* », compare cette condition à celle des colonisés. Si le

texte « sur les bonnes à tout faire » est daté, les questions qu'il pose sont d'une actualité brûlante dans une société où les emplois de service se développent rapidement sous des appellations : techniciens de surface, auxiliaires de vie ou agent d'embellissement dont l'euphémisation masque mal le rapport de subordination qui lie souvent le travailleur à son employeur.

- 3 La conception de Le Guillant n'est pas déterministe, la condition sociale n'est pas pathogène en soi. Ce qui est source de troubles, ce sont les conflits que la situation génère et que les personnes auront éventuellement à traiter et à surmonter. Il établit une liaison forte entre certaines conditions de travail et la fréquence statistique des décompensations psychiatriques. Il ne s'agit pas pour Le Guillant d'établir un lien causal étroit entre travail et maladie mentale, d'établir une causalité linéaire entre le psychique et le social mais d'établir « *un rapport dialectique entre facteurs psychologiques et fatigue nerveuse* ». Dans la mesure où « *celle-ci dramatise les contradictions et les conflits, les difficultés, les craintes et les mécontentements, tant au niveau de la vie personnelle que de la vie de travail. Ceux-ci en retour, rendent plus intolérables les conditions de travail, plus infernales les cadences* » (p. 118). Le texte « La névrose des téléphonistes » peut laisser croire qu'il s'agit pour Le Guillant et Bégoïn – qui tirera de cette étude l'essentiel de sa thèse de médecine – d'étudier une maladie professionnelle. L'objectif de cette recherche est plutôt d'analyser, là aussi, les conditions concrètes à l'origine de la fatigue nerveuse au travail. Dans la recherche des causes de cette fatigue, Le Guillant fait confiance à la perspicacité des intéressées elles-mêmes pour rendre compte de la grande complexité de leur activité. Le Guillant prend très au sérieux les revendications des téléphonistes. Mais, il sait aussi que les efforts des travailleurs pour comprendre ce qu'ils vivent doivent être secondés. Le Guillant est lucide, le syndrome décrit par les téléphonistes ne leur est pas propre mais concerne « *tous les emplois comportant, avec ou sans fatigue musculaire, un rythme excessivement rapide des opérations ainsi que des conditions de travail objectivement ou subjectivement pénibles mécanisation des actes et monotonie, surveillance étroite, rapports humains dans l'entreprise altérés* » (p. 146).
- 4 Ce texte permet de revenir sur la question du ressenti « *comme un ressassement des sentiments, comme un sentiment sur les sentiments à la fois attisés et intransformables* » (Clot, p. 22), drame de l'écart introduisant une dissociation entre les différents milieux de vie. Ainsi, les téléphonistes examinées disent ne plus savoir vivre, marquant ainsi le sentiment d'être prisonnières d'une vie de travail vécue et inutile. Du coup, comme pour les bonnes, « *l'impossibilité où ils se trouvent de transformer leur expérience vécue en moyen de vivre une autre expérience s'avère alors souvent déréalisante* » (Clot, p. 23). De cette impossibilité à faire quelque chose de leur expérience professionnelle dans leur vie de travail mais aussi dans les autres secteurs de leur existence va naître le trouble. Au centre de ce travail de dissociation se trouve le sujet psychologique et sa difficulté à agir. La clinique défendue par Le Guillant est mise en œuvre de manière magistrale dans l'étude de cas de « Mme L. » Le Guillant montre dans ce texte avec un « doigté clinique » particulièrement efficace comment l'histoire personnelle de Mme L. vient envahir la situation professionnelle et la conduit à redoubler le niveau d'exigences professionnelles s'imposant ainsi, comme dans le cas des téléphonistes qui instaurent entre elles une compétition concernant le nombre d'appels, des contraintes bien supérieures à ce que lui impose la situation. Mme L., comme les téléphonistes, semble retourner contre elle les conditions de travail qui lui sont imposées. Du coup, « *pour certaines opérations très parcellaires, il n'est plus nécessaire de presser l'ouvrier, celui-ci [étant] contraint de céder au rythme qui s'est emparé de lui* » (p. 116). Certes, on peut reprocher à

Le Guillant, pris dans les contradictions liées à la défense de la théorie pavlovienne dans le contexte de guerre froide des années cinquante, de ne pas toujours avoir pu ou voulu débattre complètement de la dialectique du social et du psychisme qu'il revendique, mais son apport est riche d'enseignement.

- 5 Le texte sur les téléphonistes pose, également, un problème méthodologique : la question de la sélection professionnelle et des inadaptations professionnelles. Contrairement aux tenants de la psychotechnique, Le Guillant ne croit pas qu'une bonne sélection à l'entrée dans la carrière réduira les troubles au travail : « *une sélection toujours plus sévère et plus étendue conduit à une impasse* ». Selon lui, elle s'oppose même « *à la seule voie féconde, recherchant l'adaptation [des] conditions de vie et de travail à la nature humaine* » (p. 128). À la même époque, en France, ce projet est aussi celui de l'ergonomie dans sa volonté d'adapter la machine et le travail à l'homme. Le texte « *Réflexions sur une condition de travail particulièrement pénible : la V.A.C.M.A.* » (veille automatique à contrôle de maintien d'appui), proposé en 1966, s'inscrit dans cette perspective. Cet article est particulièrement intéressant sur deux points : l'origine et le traitement de la demande et l'évolution du concept de « *gestalt* » déjà évoqué dans l'article sur les bonnes à tout faire – concept- relai utilisé par Le Guillant pour penser l'articulation du social et de l'individuel et tenir les deux bouts de la chaîne des données sociologiques aux faits individuels. L'étude sur la V.A.C.M.A. est une étape sur la route de la compréhension de l'apport de la psychopathologie du travail à la prévention de la santé au travail. Le Guillant, décédé deux ans après cette publication ne pourra mener à bien cette réflexion.
- 6 L'étude sur la V.A.C.M.A. part d'une demande des représentants syndicaux des conducteurs de train eux-mêmes qui craignent de ne pas être entendus par les médecins du travail de la S.N.C.F. Cette préoccupation rejoint celle de Le Guillant qui a défendu au moment du travail avec les téléphonistes la nécessité concernant l'étude des conditions de travail et de prévention « *de la création d'organismes indépendants, dotés de pouvoirs d'investigation étendus (...) celle aussi d'une véritable médecine du travail, libre et hautement qualifiée* » (p. 100). Le rôle de la médecine du travail à la S.N.C.F. est ici révélateur des contradictions que rencontrent les médecins de travail. À la fois chargés de vérifier que l'état de santé du conducteur ne nuit pas à l'efficacité de l'entreprise et de l'informer des risques qu'il encourt du fait des conditions de travail, les médecins du travail sont confrontés à des attitudes apparemment opposées et inconciliables. Comme le suggère Le Guillant, l'élucidation des contraintes par les travailleurs eux-mêmes devient alors l'enjeu premier du travail du médecin ou du psychologue pour éviter que le sentiment de servitude ou de domination à la base du ressentiment s'impose, introduisant une dissociation destructrice entre le travailleur et son objet de travail. Clot donne un débouché possible au questionnement de Le Guillant en faisant du travail collectif un instrument de développement du pouvoir d'agir des travailleurs et du métier. Sans travail collectif supporté par un collectif de travail « *dont l'histoire traverse chacun et dont chacun puisse se sentir comptable (...), le travail perd souvent de sa contenance avant de se trouver désaffecté, à tous les sens du terme* » (Clot, p. 12). Sans répondant collectif au travail, l'action individuelle se dérègle. Cette question de l'importance des liens entre les personnes traverse également le dernier texte du recueil « *Jeunes "difficiles" ou temps difficiles* ». Il ne s'agit plus de liens entre les travailleurs mais de liens entre les adultes et les jeunes.

- 7 Dans ce texte, paru en 1961, Le Guillant discute l'apport de la psychanalyse à la question de la délinquance juvénile à travers le concept d'identification pour comprendre le lien entre vie sociale et vie subjective. À une époque où les comportements des « jeunes difficiles » – on pense bien évidemment aux différents mouvements observés dans les banlieues – sont parfois commentés sans beaucoup de précaution, ce texte nous rappelle « *qu'il faut se garder de tenir pour représentative de la personnalité profonde une attitude particulière, de considérer un individu en dehors du mouvement social dans lequel il est pris* » (p. 249). Ce qui intéresse Le Guillant, c'est la compréhension des conflits intérieurs vécus par les jeunes : la compréhension « *de la honte et du regret persistant sous les visages du désordre et du cynisme* » (p. 248). Comme pour ces études sur le travail, Le Guillant procède de deux façons pour affiner sa compréhension des mécanismes à la base de la révolte de certains jeunes : l'étude de cas et l'analyse de certaines œuvres littéraires. À partir de ces deux approches combinées, il conclut que l'information, telle qu'elle est souvent présentée aux jeunes dans des formes déréalisées, a un rôle destructurant. En donnant à voir aux jeunes un monde de promesses qui finalement se dérobe à eux, elle crée du ressentiment. Pour Le Guillant, il convient de repenser les mécanismes d'identification et de les considérer sous un double aspect : celui de l'identification à une personne mais aussi celui de l'identification à « l'être social de l'adulte » (p. 259). Les processus d'identification peuvent alors être abordés sous l'angle de l'identification à quelqu'un mais aussi à « quelque chose d'autre », sorte de répondant collectif de la vie individuelle. Le rôle de l'autre, mais surtout ce qu'il représente sur le plan de sa personne sociale à travers son action, est alors essentiel pour ouvrir les jeunes à d'autres possibles qui les sortent des contradictions dans lesquelles ils sont enfermés en transformant les activités empêchées en ressources.
- 8 Si la réflexion de Le Guillant est encore à l'état d'ébauche, les pistes qu'elle nous ouvre sont nombreuses. Clot les trouve du côté de Bakhtine et de Vygotski pour redécouvrir toutes les potentialités non abouties chez Le Guillant. On pourrait tout aussi bien convoquer les travaux de Malrieu sur la personnalisation et la socialisation en lien avec l'œuvre de Wallon et ses analyses de la construction du sens que chacun cherche à donner à sa vie, à ses relations avec les autres et avec les institutions dans le travail et hors travail. La lecture des textes de Louis Le Guillant n'a pas fini de nous surprendre. À y regarder de plus près, son œuvre comme le suggère Clot en conclusion de la préface de l'édition brésilienne, « *pourrait bien porter encore plus loin qu'on ne l'a cru jusqu'ici* ».